

calier du palais, ému jusqu'aux larmes, heureux de tant d'affection, malheureux de n'avoir pu répondre comme il le voulait à ces touchants témoignages.

J'ai cru devoir raconter ce fait, quelque minime qu'il paraisse, parce qu'il est bien *autrichien*, et donne une idée précise et juste des rapports affectueux, et, pour ainsi parler, intimes qui existaient, à Vienne, entre l'empereur François et ses sujets. Il m'a paru que ceci avait un sens honorable des deux côtés. Des esprits sévères diront peut-être que ce sont là des puérités monarchiques; qu'un peuple constitutionnel ne peut aimer ainsi un monarque constitutionnel, qui n'est que la *loi en action*. Je crois bien que ce n'est pas ainsi qu'on aime la loi; mais je dis qu'il faut qu'un homme ait de grandes qualités et de hautes vertus pour inspirer un tel attachement, qui n'est pas dans nos mœurs et qui n'est plus de notre époque. D'ailleurs quelle voix peut s'élever plus haut que la voix d'un peuple quand il s'agit de témoigner pour ou contre un souverain? Ne veut-on donc que l'écouter maudire, et faut-il repousser son témoignage quand il bénit!

Vers la fin de la campagne de 1809, les armées françaises, amplement victorieuses et n'ayant plus rien à demander aux combats campaient dans le Marckfeld, aux portes de Vienne. L'occupation de cette capitale était imminente. Le malheureux prince Charles, battu sur tous les points, ne pouvait plus rien pour la sauver. Une sombre consternation régnait dans les rues. Une simple calèche attelée de deux chevaux les traversait en se dirigeant vers le palais impérial. Une pauvre femme qui vendait des pommes au coin d'une rue, ayant, par hasard, jeté les yeux sur les deux personnes qui étaient dans la voiture, se mit à crier, en joignant les mains : *mon Dieu c'est l'empereur ! c'est l'empereur !*

C'était bien lui; la bonne femme ne se trompait point : il